

« J'ai Tinghir et le Maroc dans le sang »

[Fouzia Marouf](#)

<http://www.lesoir-echos.com/>

« Tinghir Jérusalem les échos du Mellah », documentaire de Kamal Hachkar éclaire sur la présence des juifs et des musulmans qui vivaient à Tinghir, en ravivant les mémoires et l'Histoire. Le film sera présenté par l'Institut français au Maroc dans le cadre du mois du documentaire du 2 au 30 novembre.



Extraits de Tinghir Jérusalem les échos du Mellah

Comment êtes-vous venu au cinéma ? » Kamal Hachkar.

Je suis historien de formation, après mes études d'Histoire à la Sorbonne, je suis devenu enseignant. Ensuite, j'ai commencé à m'intéresser à l'Histoire de mon pays natal. En master, j'ai rédigé un mémoire sur la Dynastie Idrisside et cela m'a donné envie d'aller encore plus loin dans la connaissance de l'Histoire culturelle et politique du Maroc. J'étais frappé par le départ d'une grande partie de la communauté juive dans les années 50-60. J'ai alors tenté de restituer tout cela dans son contexte historique mais très vite, j'ai eu envie de retrouver ces personnes, d'interroger ceux qui avaient connu cette présence juive dans la ville. Lors d'un second voyage en Israël et dans les territoires palestiniens en 2007, j'ai rencontré dans un village druze en Galilée, un homme originaire de ma ville natale. Cet événement m'a donné une forte envie de raconter cette histoire à travers un film. J'ai ainsi, appris les différents aspects d'un film en autodidacte et j'ai travaillé avec des personnes formidables : Yaël Bitton et Philippe Bellaïche (monteuse et chef opérateur du film). Des rencontres humaines avec l'équipe ont éclos. Le cinéma permet de plus, de réfléchir à notre Histoire, nos identités plurielles. Il peut créer un formidable débat autour de questions sociétales : la place des femmes, le rapport au religieux, les libertés individuelles. À travers un récit qu'on raconte, toutes ces problématiques peuvent émerger, à partir d'une histoire particulière, on parvient à évoquer l'universel. C'est à cela que je me suis attaché avec mon premier film. Tout débat est salutaire, toute critique aussi. Cela permet aux sociétés d'avancer. Mon film, « Tinghir Jérusalem les échos du Mellah » raconte à travers mon regard de franco-marocain, ce monde disparu où juifs et musulmans vivaient ensemble. Il fait résonner les chants, les voix et les histoires de cette double identité partagée entre deux communautés.



Kamal Hachkar

Pourquoi avez-vous choisi d'évoquer ce sujet pour votre premier documentaire ?

À 16 ans, j'ignorais tout de cette Histoire et c'est à cet âge que mes grands parents m'ont révélé l'existence de cette importante communauté. Le mot « juif » pour moi était associé à la Shoah que j'avais étudiée à l'école. Soudainement, j'apprenais l'existence d'un autre monde qui n'était plus et dont les seules traces étaient ces maisons vides et ces tombes. Comment peut-on quitter sa terre ? Comment survit-on à l'arrachement à son univers social ? J'ai été très marqué par le livre du grand écrivain Edmond Amran El Maleh « Mille ans et un jour », qui s'interrogeait sur la façon dont une communauté aussi enracinée pouvait quitter sa terre en quelques jours. J'ai eu la chance de le rencontrer à deux reprises avant sa mort, ce fut une rencontre fondamentale. J'enrage que ses livres ne soient pas étudiés à l'école. Cette (en)quête est une forme d'anthropologie du souvenir que j'ai voulu reconstituer. C'est un cri contre l'amnésie, l'oubli. Je me suis plongé corps et âme dans les archives coloniales à Nantes, les photographies de l'époque de Elias Harrus et les récits des anciens. De cette manière, à travers l'autre, je me suis réapproprié des fragments de mon identité marocaine et berbère. Cela faisait aussi écho à notre propre exil familial, je ressentais de l'empathie pour cette communauté. La seule différence, c'est que j'ai encore une maison où je peux retourner. Ce film est un hymne au vivre ensemble, surtout en ces temps de replis communautaires. Il y avait pour moi, une nécessité vitale de le réaliser avant que les anciens ne disparaissent. J'avais envie de rendre une dignité à ces femmes et hommes berbères juifs et musulmans. Ils sont porteurs d'une grande culture qu'il faut savoir défendre et mettre en valeur. Comment expliquer que cette histoire ne soit pas enseignée dans les programmes scolaires ? Cela me scandalise. On ne peut pas effacer trois mille ans d'Histoire d'un seul trait. Il est temps d'être fier de notre Maroc pluriel. La dernière constitution reconnaît la pluralité de nos identités. À présent, il s'agit de passer aux actes de façon concrète.

Y avait-il beaucoup d'émotions à revenir, lors de ce tournage, sur vos racines à Tinghir ?

Je n'ai jamais perdu le lien avec mon lieu d'origine, et ce, grâce à mes parents. Ils ont maintenu le lien vivace, chaque été, nous rentrions « au bled », comme on disait. C'était une réelle aventure, un voyage dans le temps. Enfant, je suis retourné dans notre maison en terre de pisé, dans la vieille ville : c'était magique. J'aime toujours déambuler dans ces chemins escarpés en terre, il y a une odeur particulière, une âme... Ces murs vous parlent encore. À l'intérieur de ces maisons, vides aujourd'hui, des familles ont vécu. Je suis obnubilé par l'absence de l'autre. Alors oui, c'était émouvant d'arpenter ces ruelles, en même temps, avec la caméra qui me suivait, je prenais de la distance. Je me souviens qu'au début de mes recherches, quand je regardais les vieilles photographies, j'étais submergé par l'émotion, car je pensais toujours à mes grands parents... Et, si on leur avait dit de quitter leur terre ? Si j'avais été dans l'obligation de m'arracher définitivement de ma terre ? C'est douloureux... J'ai Tinghir et le Maroc dans le sang, cela m'aurait été impossible.

Comment les personnages de votre film ont-ils accueilli ce projet ?

Dès qu'ils ont su que j'étais Marocain et de Tinghir, ils m'ont accueillis à bras ouverts et il étaient ravis de conter leur vécu. Leur esprit n'a jamais quitté Tinghir. Il y a eu une véritable libération de la parole.



Les Échos du Mellah est le fruit de combien de temps de travail, entre l'écriture et le montage ?

Ce film est le fruit de quatre années de réflexion et de travail. Créer aujourd'hui n'est pas facile. Le nerf de la guerre c'est la recherche des financements. Le documentaire est une coproduction franco-marocaine, les films d'un jour en France (Sébastien Tézé et Laurent Bocahut) et 2M au Maroc, grâce au soutien de Réda Benjelloun, Directeur des programmes de cette chaîne. La diffusion sur 2M de la version courte de 52 minutes (il existe une version longue de 86 minutes) a eu un écho formidable au Maroc et à l'étranger. J'ai reçu des milliers de messages de téléspectateurs, qui ont très été émus par l'amour que ces femmes et ces hommes gardaient pour leur pays, le Maroc. Le film a aussi été soutenu par le CNC, la Fondation des Trois Cultures et la Fondation Hassan II.



Une sortie au Maroc ou en France est-elle prévue ?

Le film circule dans beaucoup de festivals. Il a été présenté à New York, Paris, Toronto, Le Touquet, Rabat, Agadir, Askhélon et bien d'autres villes encore. Le mois de novembre sera très chargé car, l'œuvre a été sélectionnée à Bruxelles pour la saison Daba Maroc le 1er novembre, avant le concert de Haïm Louk et Tom Cohen. Au même moment, il sera à San Francisco, un peu plus tard à Los Angeles. Le film a déjà obtenu trois prix, le Grand Prix Driss Benzekri au festival international des droits humains de Rabat, le Prix Ahmed Attia pour le dialogue des cultures au Médimed de Barcelone et Sitgès et le Prix du meilleur film documentaire au festival du film d'Askhélon. Ce qui me réjouit le plus c'est cette tournée dans tous les instituts culturels français du Maroc avec des discussions après chaque projection, avec des personnalités du monde des arts, de la recherche et de la culture. Cela se déroulera dans le cadre du Mois documentaire, initié par le conseiller culturel de l'Ambassade de France, Bertrand Commelin avec le soutien et l'appui de tous les directeurs et programmeurs des Instituts. C'est une opportunité extraordinaire d'aller à la rencontre de tous les publics et ce dans toutes les grandes villes du Royaume. En France, le film continue de bien circuler dans les festivals, j'étais à Metz au festival du film arabe de Fameck, à Grenoble et bientôt à Montpellier, Clermont-Ferrand, Nice. J'espère que nous pourrons trouver les moyens financiers pour une future sortie en salle.

Documentaire à 100□%

Les films documentaires vont vivre une traversée au long cours. Du 2 au 30 novembre, trois seront présentés dans l'ensemble des Instituts français du Maroc, dans le cadre de la saison culturelle France-Maroc 2012 à Rabat, El Jadida, Tanger, Tétouan, Meknès, Rabat, Safi, Kénitra, Marrakech, Essaouira, Oujda, Agadir. Au menu de cette programmation inédite, les thématiques liées à l'exil, à la question identitaire, à l'attachement à la terre, donneront à voir dès le 2 novembre, à l'Institut français de Rabat, les récits de « Tinghir-Jérusalem, les échos du Mellah » de Kamal Hachkar, « My Land » de Nabil Ayouch et « Pour une nouvelle Séville » de Kathy Wazana. Si « My Land », film rêveur confronte la parole de la jeunesse israélienne à celle des réfugiés palestiniens vivant au Sud Liban, « Pour une nouvelle Séville », explore le cheminement d'un exode. Promouvoir la création documentaire et transmettre les pans qui réécrivent la ligne narrative mais aussi historique du Maroc d'aujourd'hui, tel est l'objectif premier de cette initiative. Autre jalon à noter, la projection de courts-métrages documentaires réalisés par la jeune école de cinéastes issue de l'ESAV (École supérieure des arts visuels de Marrakech). Présent lors du café du film qui s'est tenu récemment à l'Institut Goethe, Vincent Melili, Directeur de l'ESAV, rappelait « l'importance de la présence documentaire dans la cinématographie marocaine ».